Zeitschrift: Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy

Herausgeber: Schweizerische Philosophische Gesellschaft

Band: 22 (1962)

Artikel: Quelques réflexions sur les fondements de la conaissance

Autor: Claparède, Alfred de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-883311

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Quelques réflexions sur les fondements de la connaissance

par Alfred de Claparède

> «Der Mensch ist als existierende Transzendenz
> ein Wesen der Ferne.»
>
> *M. Heidegger*

> "Our reasons for believing logic and pure mathematics are, in part, only inductive and probable, in spite of the fact that, in their logical order, the propositions of logic and pure mathematics follow from the premises of logic by pure deduction."
> "Uncomprising empiricism is untenable; from a finite number of observations no general proposition can be inferred to be even probable unless we postulate some general principle of inference which cannot be established empirically."
>
> *B. Russel*

Parmi les faits les plus élémentaires dont nous sommes immédiatement et constamment conscients, il en est deux qui se distinguent par leur caractère absolument fondamental, indubitable et irréductible: la conscience du moi comme du centre inévitable de tout donné apperceptible et celle de l'écoulement nécessairement temporel de tous ses contenus. Or conscience du moi et conscience de l'écoulement du temps sont si étroitement enchevêtrées qu'elles sont impensables l'une sans l'autre. Le Moi, unité vivante, ou, mieux encore, vécue, qui englobe l'ensemble des choses possibles, ramasse dans le temps ce qui se présente à lui, rendant ainsi possible ce que nous appelons par un terme très approprié «compréhension» ou «connaissance». Mais une conscience du temps, conçu comme l'une des catégories fondamentales de tout ce que nous «vivons», serait impensable aussi bien si les différentes parties de ce tout étaient placées les unes à côté des autres sans liaison entre elles, que si l'avenir était exactement prévisible dans ses moindres détails, donc pour ainsi dire déjà donné dans le «présent».

Mais à quoi pense-t-on quand on parle ici de la liaison entre les

divers contenus conscients du Moi? Ce mot ne peut signifier alors le simple fait pour certains de ces contenus de coexister dans notre conscience – qu'il s'agisse d'impressions sensorielles présentes ou de souvenirs évoqués actuellement par la mémoire. Le terme «liaison» vise dans ce sens plutôt cet autre fait que certains événements vécus (c'est-à-dire des impressions sensorielles accompagnées, le cas échéant, de tendances volitives) apparaissent, grâce au pouvoir évocateur de la mémoire, comme se répétant et que cette répétition, ce retour se manifestent souvent de telle façon que le Moi ne peut s'empêcher de les concevoir comme inéluctables, comme forcés, autrement dit comme «nécessaires» et que naît, en même temps, en lui cette notion de «réversibilité» qu'il apprend à utiliser pour la réalisation de ses appétences. Ce que nous avions appelé d'abord «liaison» devient ainsi «rapport» ou «relation» dans le sens de la raison qui veut connaître. Elle se révèle alors, pour parler avec un poète, comme «le pôle fixe dans la fuite des phénomènes». Conscience du temps signifie, par conséquent, conscience qu'il existe un lien, des «rapports» dirons-nous, entre les différentes «tranches» de ce temps qui se succèdent, mais ne se ressemblent pas; et cet enchevêtrement de rapports ne peut être appréhendé, vécu que dans un «moi», ce qui signifie aussi que ces différentes «tranches» du temps doivent, dans un certain sens et dans une mesure quelconque, se ressembler, donc être comparables, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent jamais être ni entièrement dissemblables ni entièrement égales (ou identiques). C'est ainsi que Fichte dit dans sa «Wissenschaftslehre»: «Jedes Entgegengesetzte ist seinem Entgegengesetzten in einem Merkmale = X gleich; und jedes Gleiche ist seinem Gleichen in einem Merkmale = Y entgegengesetzt. Ein solches Merkmal heisst der Grund; im ersten Falle der Beziehungs-, im zweiten der Unterscheidungs-Grund.»

On ne peut s'empêcher de rapprocher de cette thèse du grand philosophe aussi bien celle de Spinoza «Determinatio est negatio» que l'assertion des idéalistes bouddhiques (tel que Dharmakirti) que – pour l'intellect réfléchissant – le contenu des représentations consiste en réalité (non dans une certaine affirmation, mais uniquement) dans l'exclusion réciproque des dissemblables. Mais si Stcherbatsky («Théorie de la connaissance et de la logique chez les Bouddhistes») fait dire à Dharmakirti que le *contenu* de la *connaissance* ne consiste que dans l'exclusion du différent, il ne peut être question que de la connaissance en tant qu'elle est communicable entre individus, nos im-

pressions sensorielles, qu'elles soient isolées ou rassemblées en groupes, ne pouvant être communiquées telles quelles. En approfondissant le problème de la «communication», on se rend compte qu'elle ne saurait être le seul fait pour un être conscient d'émettre des signes imaginés à sa manière, représentatifs de ses propres sensations et perceptibles par d'autres individus, mais qu'elle présuppose tout un processus de «manipulation» d'origine synaptique-associative, lequel fait ressortir le caractère éminemment social et coopératif de toute langue. (Un fait que des mots tels que «in-formare», «mit-teilen» éclairent d'ailleurs d'une lumière significative.) Lorsque Stcherbatsky remarque à propos de la théorie de la connaissance de Dharmakirti: «S'il ne nous apparaissait pas immédiatement que le contenu d'une représentation consiste dans l'exclusion de tout ce qui est dissemblable, l'homme auquel on donne l'ordre «attache le bœuf» pourrait attacher le cheval, parce qu'il serait incapable de discerner la différence existant entre eux (l'essence extérieure qui revêt la forme de l'affirmation étant la négation de tout ce qui est «non-bœuf»)», il saute aux yeux que nous cheminons dans un cercle qui fait ressortir la nature dialectique des formes de la pensée mais ne contribue point à éclaircir l'origine et, par là, la possibilité de toute communication interpersonnelle. Cette conscience du temps vécue par le Moi dans la suite de ses contenus successifs lui est ainsi garante d'*un ordre quelconque* des événements dont il est le témoin. Car ce n'est qu'en vertu d'un ordre, quel qu'il soit, que le Moi, plongé dans la multiplicité fluente du temps, peut se réaliser comme une entité stable pourvue d'unité. Ainsi Thomas d'Aquin disait déjà: «L'ordre règne dans tout ce que l'esprit humain peut concevoir»; précisément parce que autrement il ne pourrait rien concevoir par son intellect. Ou comme s'exprime un physicien anglais contemporain: «Were the Universe not well ordered, we were not here» (c'est-à-dire en tant qu'êtres raisonnables pouvant se saisir et se réaliser comme tels).

Mais qu'est-ce qu'au fond ce qu'on appelle «ordre»? Il est l'expression concrète de la possibilité, découverte par le Moi, de reproduire ou de retrouver sous une forme plus ou moins ressemblante, sinon absolument identique les divers groupes d'impressions sensorielles passées de toute espèce qui survivent dans notre mémoire et ressuscitent nos diverses impulsions affectives. Il permet ainsi au Moi le passage «intentionnel» du passé à travers le présent au futur attendu ou appété. L'ordre est, selon Fichte, la loi suivant laquelle B suit

nécessairement A. Aussi la connaissance présuppose-t-elle un ordre déterminable ou, ce qui signifie la même chose, l'unité formelle du réel (Fr. Lipsius). Et grâce à la mémoire nous pouvons figurer cet ordre sous la forme d'un ensemble de rapports entre nos contenus conscients, ensemble représentable par des symboles. Aussi l'ordre est-il le fondement même de ce qui nous apparaît comme «réel». C'est lui qui permet au Moi de «saisir» rationnellement la réalité par de constantes «extrapolations» tantôt subconscientes, tantôt sciemment élaborées. Point d'intersection de la réalité et de la pensée, il nous fait acquérir ce que nous appelons «expérience», laquelle, grâce à un système de signes socialement convenu, deviendra médiatement et de ce fait indéfiniment utilisable. C'est ainsi que Russel dit (The Philosophy of Logical Atomisme): «The sort (of thing) one calls real is one of a whole correlated system, whereas the sort you call hallucinations are not. The respectable particulars, in the world are all of them linked up with other particulars in respectable, conventional ways.» Si, d'autre part, un physicien contemporain (Newman) affirme: «Any orderliness in the results of our measurments is imposed by our way of thought, which determines both the procedure used to make the measurments and the subsequent interpretation of their results», il semble avoir en vue ce que Heidegger appelle «l'évidence antéprédicative de l'étant».

Ce qui nous révèle de la manière la plus immédiate l'existence d'un tel ordre, c'est la découverte que les tendances que les images évoquées par la mémoire éveillent en nous trouvent leur aboutissement dans des impressions sensorielles correspondant plus ou moins à celles-là. Et c'est cette correspondance manifestée à travers l'écoulement temporel des faits de sa vie intérieure qui a amené l'homme à fixer cette concordance par des *signes* qui, eux-mêmes, ne véhiculent tout d'abord que des impressions sensorielles. Il a ainsi appris à agir rationnellement, en mettant à profit son «expérience», cette expérience étant précisément la révélation d'un «ordre», c'est-à-dire d'un ensemble de rapports déterminés et, dès lors, à nouveau repérables. Or les rapports ainsi manifestés entre les divers contenus des tranches successives de l'écoulement temporel, rapports en soi entièrement indépendants et d'ailleurs essentiellement différents de ceux-ci, *s'opposent* pour ainsi dire par la fixité de leur caractère intrinsèque à la nature éphémère de ces derniers. C'est à la suite du caractère immuable de ces relations que naît dans le Moi l'intuition qu'il existe un «être»

(ein Sein) qui n'est que médiatement lié aux phases constamment changeantes de notre conscience, mais qui n'en est pas moins le fondement sous-jacent en ce sens qu'il est à l'origine de ce que nous nommons «connaître» et «comprendre», nous rendant ainsi aptes à agir avec prévoyance et à prendre nos dispositions en vue des fins à atteindre. C'est pourquoi un philosophe (Hamelin) a pu dire: «Prévoir, c'est se souvenir.»

Certains penseurs modernes, adeptes de la doctrine appelée «réalisme critique» prétendent, il est vrai, que l'opinion des philosophes idéalistes selon laquelle les rapports entre les objets ne sont pas partie intégrante de ceux-ci n'est pas logiquement défendable. Mais ils perdent de vue que, même dans sa forme la plus élémentaire, tout «objet», fût-il saisi pour ainsi dire de façon automatique et en un clin d'œil, est déjà un tissu de rapports entre des sensations présentes et passées, le pouvoir que possèdent ces rapports d'évoquer toujours dans une large mesure certaines de celles-ci donnant à un tel ensemble de relations son sens intelligible. La prétention mentionnée n'est justifiée que lorsqu'elle s'applique à l'impression sensorielle nue, isolée, qui, du point de vue de la compréhension par l'intellect, doit être taxée d'«aveugle», ainsi que le relève Kant.

Cependant la conscience qu'a le Moi de l'écoulement temporel ne dérive précisément pas seulement de la série des impressions sensorielles successives, mais de la série des «tendances» qui, surgies des profondeurs du Moi, les accompagnent presque constamment et revenant sur des sensations passées et leur tonalité affective visent à anticiper sur des contenus sensoriels futurs et finalement à les «réaliser». Cette tendance vers la réalisation de tels ou tels contenus sensoriels est ce que nous appelons «volition» dans le sens le plus général de ce terme. C'est par elle que le Moi, ramassant pour ainsi dire ses contenus dans le temps, naît véritablement à la réalité. Car, s'opposant à l'ensemble de ses contenus conscients, il parvient pour ainsi dire à se saisir «soi-même», à se connaître comme tel et à se déterminer à l'action de telle manière qu'il peut réaliser ses buts avec le moins de renoncement et de déplaisir possibles.

Or ces buts sont, tout d'abord, *toujours* certaines impressions sensorielles. Une telle assertion apparaît, à première vue, comme aberrante. Si quelqu'un me questionne par exemple sur le chemin conduisant vers un but donné, je ne puis lui communiquer l'indication désirée qu'en influant sur ses sens d'une manière ou d'une autre,

par exemple en lui présentant un dessin où le chemin est indiqué qu'il doit parcourir, ou en lui expliquant de vive voix comment il peut atteindre le but cherché. Ou, si le physicien écrit une formule mathématique décrivant à sa manière les rapports découverts entre des processus physiques, il s'adresse *tout d'abord* au pouvoir visuel de ses lecteurs ou auditeurs. Ici toutefois les impressions sensorielles ne sont point recherchées pour elles-mêmes en vue de la satisfaction immédiate d'une impulsion affective, mais parce qu'elles sont supposées entretenir avec d'autres sensations passées de tels rapports que des impressions sensorielles attendues ou désirées peuvent être prévues dans leur forme essentielle, soit que celles-ci correspondent à la satisfaction directe d'un besoin matériel ou qu'elles ne jouent elles-mêmes que le rôle d'intermédiaires vers d'autres sensations. Ces sensations intermédiaires deviennent ainsi ce que nous appelons «signes».

En découvrant ainsi des relations entre des impressions sensorielles passées et présentes, relations le mettant en mesure d'anticiper sur des sensations futures *dans une certaine mesure* et de les faire devenir réalité par ses actes, le Moi découvre l'être de ce qui «est» pour lui («das Sein des Seienden»). Cet «être» signifie pour l'entendement le «être en relations réciproques» de tout le contenu vécu du Moi. (Cet «être» pour le Moi qui, en se réalisant dans le temps, est à la recherche de la connaissance, se différencie fondamentalement et essentiellement de l'être qui est pure affirmation de telle ou telle impression sensorielle isolée. De cet être qui est pure affirmation, les idéalistes bouddhistes enseignaient qu'il est «sans différence», sans doute parce que contemplé à travers l'entendement il n'est que le reflet de l'unité identique du Moi, non encore scindé en sujet et objet.) La continuité du Moi, qui, unité toujours identique à lui-même, embrasse le tout qu'il «vit», recouvre ainsi ses contenus de telle manière que son propre être et celui de ceux-là se garantissent mutuellement par le fait de «se trouver réciproquement en relation».

Mais tout en séparant les divers éléments de ses perceptions, sentiments et représentations dans leurs phases successives, la conscience se saisit elle-même dans ses moments différenciés par leur contenu comme un «Moi». Prenant de cette façon pour ainsi dire distance à l'égard de lui-même, le Moi se pose comme une unité isolée et se rend compte que, quoiqu'il soit le centre toujours identique de ses contenus vécus, il n'est pas essentiellement unique.

Joignant cette intuition à l'observation qu'il existe en dehors de lui

d'autres êtres analogues dont le comportement à l'égard des événements du monde extérieur est semblable au sien, le Moi découvre que d'autres «Moi» doivent exister, qui, avec lui, s'insèrent à leur manière dans l'ensemble de tout ce qui est et qui constituent, à n'en pas douter, les foyers d'impressions sensorielles, centrés, eux aussi, sur des «moi-consciences» et qu'il peut, dès lors, «comprendre» par analogie. Progressant dans cette voie, il communique à des consciences semblables à la sienne des impressions sensorielles qui, destinées à leur faire prévoir d'autres sensations, deviennent ainsi ce que nous appelons des «signes» (dans le sens intersubjectif). Manifestant les rapports entre les plus diverses séries d'impressions sensorielles d'une façon générale, ou mieux dit pour la communauté immanente de tous les Moi englobés dans un ensemble toujours ouvert, de tels signes deviennent le symbole de ce qui «est» dans sa constance objective, c'est-à-dire dans son être par excellence; c'est pourquoi Heidegger a pu dire: «Die Sprache ist das Haus des Seins.»

Et une théorie scientifique n'est après tout rien d'autre que la compréhension exprimable et communicable des rapports entre certains événements typiques récurrents ou volontairement reproduisibles, tels qu'ils se révèlent à la pensée reproductive. Ainsi un physicien anglais a dit: «If one says one understands a theory, an important thing one means is, that one can make the connexions between elements of the theory (thoughts or physical manipulations) *in a known and proper order*. It is as though we can run through the elements in the order... Our awareness of these kinds of order is the empirical content — the appeal to sense — of the theory.» C'est de l'intuition, confirmée par nos expériences quotidiennes, d'un tel ordre – cet ordre que nous pouvons toujours retrouver et presque toujours reproduire pour les besoins de notre existence – que naît ce sentiment à la fois si général et si fondamental qu'il est indéfinissable, que Heidegger appelle «Das In-der-Welt-sein» et dont dérive, en fin de compte, ce que nous appellons «espace».

Si un philosophe aussi peu enclin à la spéculation métaphysique que B. Russel déclare au bout d'un demi-siècle de recherches épistémologiques («Logical Positivisme», 1950): «What is clear and generally admitted is that scientific as opposed to deductive inference can only make a conclusion probable and that it cannot even do this except by assuming postulates or a postulate for which there is and can be no empirical evidence», il pense sans doute en première ligne

à l'intuition toujours présente et profondément ancrée d'un fond permanent sur lequel se déroulent nos états conscients, fond par opposition auquel le Moi peut seul se poser comme un et identique. Mais ce fond, base ultime sur laquelle tout repose et qui est la condition primordiale de toute possibilité de compréhension et d'action, est précisément en raison de cela soustrait à l'analyse notionnelle et ne se révèle qu'intuitivement comme l'essence fondamentale et omniprésente de notre «existence».

La certitude d'un tel «ordre», ancré dans notre propre existence, ordre jamais entièrement achevé «parce que le temps ne s'arrête pas» et, par conséquent, jamais susceptible d'être représenté symboliquement d'une façon définitive, fait naître dans le Moi, en tant qu'entité connaissante, la conscience d'un «Etre» illimité, essence dernière de tout, cet être n'étant cependant que provisoirement concevable sous une forme intelligible et représentable.

Un Etre, sans bornes pour nous en tant qu'entités connaissantes et pensantes parce que, tout en étant indépendant des impressions sensorielles constamment changeantes et des souvenirs qui les évoquent, il dévoile les liens existant entre eux qui seuls permettent au Moi de toujours se reconnaître à nouveau en eux et de saisir l'être – son propre être et celui du monde – en le représentant à volonté par des symboles. Sans bornes, au surplus, parce que l'être conceptuel en tant qu'ensemble de toutes les relations possibles ne peut être pensé autrement qu'infini ou, pour citer la pensée d'Emmanuel Lasker, comme «inachevable». En d'autres mots: Pas d'être sans moi et pas de moi sans être ou, comme disait Berkeley: esse est percipi.

La question de se demander si quelque chose «était» lorsque aucun être pensant n'existait et s'il y en aura encore le jour que l'humanité ne sera plus, n'a par conséquent pas plus de sens concrètement vérifiable que celle de savoir si une particule élémentaire ou un point isolé est pensable. Car «être» signifie précisément cet ensemble ouvert et intuitivement saisi par une conscience des rapports entre tous ses contenus changeants, rapports leur conférant par opposition ce caractère de permanence par lequel seul tout ce qui existe peut devenir l'objet de la connaissance et, par là, d'une volonté tendant vers un but futur. Dans son œuvre «Essai sur les éléments fondamentaux de la représentation» le philosophe français Octave Hamelin a fort pertinemment exprimé cette pensée dans le passage suivant: «La réalité en son moment le plus haut est à la fois sujet et objet, pour soi,

conscience; la lumière complète et définitive sur la situation réciproque de l'ordre et du connaître découlera d'une identification poussée jusqu'au bout du fait d'exister *in concreto* avec celui d'être soit objet opposé à un sujet, soit sujet opposé à un objet, ou plutôt encore avec le fait d'être la synthèse de ces deux termes.» Et il conclut ce raisonnement par les phrases: «L'objet et le sujet sont également réels et également inséparables l'un de l'autre. La représentation n'est pas autre chose que la conscience sous les espèces de laquelle ils naissent conjugués. La représentation est l'être et l'être est la représentation.»